

Fourcroy et l'*Encyclopédie méthodique* : article "Anti-cancéreux" (1790) *

Fourcroy and the entry "Anti-cancéreux" in the *Encyclopédie méthodique* (1790)

par Daniel DROIXHE **

Dans un ouvrage intitulé *Soigner le cancer au XVIIIème siècle. Triomphe et déclin de la thérapie par la ciguë dans le Journal de médecine*, j'ai tâché de mettre en perspective des dizaines d'observations adressées au périodique pour témoigner des effets, positifs ou non, d'un extrait de la plante réalisé par un médecin viennois, Anton von Störck (1731-1803) (1). Celui-ci, "proto-médecin des États héréditaires d'Autriche", occupa une place en vue à la cour de Marie-Thérèse. Pour retracer l'histoire de cette grande espérance et illusion perdue, j'avais surtout utilisé l'article "Ciguë" publié par Fourcroy (1755-1809) dans l'*Encyclopédie méthodique par ordre de matières*, dite "Encyclopédie Panckoucke", article paru au tome IV en 1792. On sait comment celle-ci visait au renouvellement de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert. La *Méthodique*, qui commence de paraître en 1782, comportait deux séries de volumes consacrés aux disciplines de la "Chirurgie" et de la "Médecine". Fourcroy ne contribua qu'à la seconde, dirigée par Vicq d'Azyr (1748-1794), dont il était le protégé. En conséquence, il ne semble pas avoir évoqué la possibilité de guérir un cancer débutant par la chirurgie, ainsi qu'il était envisagé par une large partie des praticiens des Lumières. Le premier tome, paru en 1787, lui assignait les domaines suivants : "La Chimie médicale et la Thérapeutique ou matière médicale". C'est au tome III, en 1790, que parut sa première contribution de Fourcroy plus spécialement consacrée au cancer - ou à ce qu'on dénommait ainsi au XVIIIème siècle (2) : l'article "Anti-cancéreux" (3). Dans la mesure où j'ai peu abordé celui-ci dans mon livre, je me propose d'en donner ici le commentaire.

Virus, métastase et solidisme localisateur

Le début de l'article donnait pour ainsi dire, dans le ton de l'époque, la clef de l'article : "La plus terrible des maladies par les douleurs intolérables qu'elle cause, et par l'impossibilité presque reconnue aujourd'hui de la guérir, est le cancer. Il n'est donc pas étonnant qu'on ait essayé tant de remèdes contre ce mal, et que la mauvaise foi, et les

* Séance de décembre 2016.

** Rue d'Erquy 38, Oupeye, B-4680 Belgique.

préjugés, l'erreur si facile dans le traitement de cette maladie, aient fait admettre des anti-cancéreux”.

Fourcroy divise classiquement les “prétendus *anti-cancéreux*” en “externes” et “internes”. “Parmi les premiers on emploie le feu ou le cautère actuel, la lumière solaire, les caustiques chimiques, qui désorganisent et détruisent à la vérité les glandes ou les parties affectées du cancer, mais qui n'en détruisent pas le vice interne ou le virus”.

L'emploi du terme *virus* paraît banal, au XVIII^{ème} siècle, pour désigner le “levain”, le “fluide”, la “liqueur” que propagent les canaux lymphatiques dans le cas du cancer. Antoine Louis, auteur de l'article “Cancer” dans l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, avait donné en 1749 un ouvrage intitulé *Observation et remarques sur les effets du virus cancéreux*. À sa suite, Bertrand Bécane publie en 1778 des *Observations sur les effets du virus cancéreux*. Pour Fourcroy, ce “virus” condamne quasiment par avance les prétendus remèdes.

L'histoire de la prise de conscience de la métastase aux temps modernes a été discutée (4). M. Kaartinen souligne qu'il était difficile d'en comprendre le procès en l'absence du concept de cellule (5). La réserve est partagée par L. Weiss qui croit reconnaître “une référence précoce à la propagation du cancer” chez Nicolas Abraham de La Famboisière (1595) (6). Les conclusions de l'Américain nous intéressent davantage quand il attribue une mention spéciale à Henri-François Le Dran (1685-1770), chez qui l'on trouve “une étape significative dans la distinction entre un cancer local et un cancer disséminé”.

Cependant, B. Hoerni pousse plus loin l'enjeu du débat, à propos du *Mémoire* de Le Dran avec un précis de plusieurs observations sur le cancer, publié dans les *Mémoires de l'Académie royale de Chirurgie* en 1757 (7). Il montre que Le Dran “est un des premiers à rapporter clairement l'origine des tumeurs malignes à un organe donné, et non pas à un désordre général initial comme le voulait la théorie des humeurs qui avait commencé à être contestée au XVII^{ème} siècle” - quoique, “dans son maître ouvrage, rien ne filtre sur leur mode de propagation” (8). “Rien ne laisse penser qu'il y a extension d'une tumeur de son siège primitif aux ganglions voisins”. Ceci dit, et malgré une section sur les “Cancers produits par le vice des liqueurs”, qui “montre bien l'ambiguïté présidant à la transition des théories humorales à ce qu'on appellera le solidisme localisateur”, c'est bien vers l'installation de celui-ci que s'oriente Le Dran, dans une tendance à “faire sortir la médecine de siècles d'obscurantisme” et à “balayer la théorie des humeurs”. Désormais, le “virus” se centre “sur un organe, avant de l'être, plus tard, sur un tissu, puis sur une cellule, pour aboutir aujourd'hui à un gène”.

On se bornera ici à remarquer dans quel sens s'opère chez Fourcroy la rupture avec l'ancienne théorie. L'article “Humeurs”, au tome VII, en 1798, met en cause la manière dont les anciens avaient cherché à “mettre de l'ordre” dans “l'étiologie des maladies” à partir des quatre humeurs en question, qui “leur avaient paru suffisantes pour parcourir le cercle des infirmités humaines” (9). “On sait de plus aujourd'hui, que le lait, la graisse, le suc gastrique, le suc pancréatique, la salive, la liqueur séminale, peuvent par leur abondance, leur séjour trop prolongé, leur déviation et les altérations dont ces humeurs sont susceptibles devenir des sources de maladies différentes de celles qui sont produites par le sang, la lymphe et la bile”.

Sans que Fourcroy formule exactement le principe d'une transmission du cancer d'un organe à un autre par le canal du sang ou de la lymphe, il considère la nécessité de diversifier la recherche sur les causes des maladies et sur leur traitement : “avec plus d'études on a vu s'accroître singulièrement la liste des liqueurs devenues étrangères par leur dégé-

nérescence, et dont le transport métastatique dans différents lieux, donne naissance à presque tous les maux, depuis les plus légers jusqu'aux plus formidables”.

On livre ici au débat la question de savoir quel rapport la conception de Le Dran entretiendrait avec celle de Jean Astruc, auteur d'un *Traité des tumeurs et des ulcères* paru en 1759. Celui-ci, observe D. Foucault, refuse de rapporter la maladie en général “à une seule humeur physiologique”, de sorte que “chaque variété de cancer dépend d'une humeur particulière”, liée à la zone où il intervient (10). “Ainsi, écrit Astruc, la bile épaisse produit le squirre dans le foie ; le lait grumelé cause le squirre dans les mamelles, ou dans la matrice ; la lymphe de la rate trop épaisse, engendre le squirre de la rate ; la semence, celui des testicules ; l'humeur pancréatique, celui du pancréas”, etc.

Les cautères actuels et potentiels

Chimiste, Fourcroy n'évoquera pas l'extraction de la tumeur mais la manière dont des remèdes externes et internes sont censés combattre celle-ci. Parmi les premiers, il distingue les “caustiques actuels” et les “caustiques potentiels”, au tome IV des volumes médicaux de la Méthodique, de 1792 (les termes de caustique et de cautère semblent quelque peu interchangeables) (11). “Les caustiques sont des substances médicamenteuses, âcres, corrosives, qui, appliquées sur la peau, la consomment, la détruisent, la font tomber en escarre. (...). Les plus violents de tous sont le feu en action, ou toutes les matières du feu appliquées sur la peau ; son effet est le plus prompt et le plus puissant. (...) Aussi est-ce dans les maladies les plus terribles et qui laissent le moins d'espoir, que les anciens en faisaient le plus usage, etc.”

On classe d'abord parmi les caustiques actuels le charbon ardent, le fer et le cuivre rougis au feu. L'article qui leur est consacré comporte d'intéressantes informations historiques et rappelle une figure centrale de la recherche française : Claude Pouteau (1724-1775). “Les anciens avaient des cautères actuels de cuivre qu'ils fabriquaient de formes différentes, suivant les lieux où ils voulaient l'appliquer. On lit dans les anciens auteurs que les grosseurs et les formes de ces instruments étaient aussi variées que les régions auxquelles on les destinait. On voit aussi dans les arsenaux de chirurgie des cautères de toutes sortes de grosseur. On les a faits ensuite en fer ; il y en avait de ronds, de pointus, de plats, de cylindriques, de coniques”. Ces différences correspondaient au type de remède réclamé par l'affection: soin des dents cariées, cautérisation du crâne, de “l'angle de l'œil” ou des “os longs”, etc.

Cependant, “on ne fait presque plus d'usage de ces moyens qu'on a regardés comme trop cruels, et peut-être aussi guérit-on moins les maladies externes, anciennes et rebelles, que ne le faisaient les anciens”. C'est que leur a été substituée l'action du coton, du “duvet des plantes cotonneuses”, du chanvre et du “moxa des Chinois”. On désigne aujourd'hui par *moxibustion* une technique de stimulation par la chaleur des points d'acupuncture, le *moxa* étant l'objet chauffant qui permet cette stimulation. Fourcroy appelle quant à lui *moxa* un instrument “que l'on brûle sur le lieu de la peau où l'on désire de produire un effet énergétique” et il décrit l'utilisation d'un procédé qui paraît s'appliquer à cet instrument. “On forme avec du coton ou de la laine un cylindre d'un pouce de hauteur [environ 2,7 centimètres], sur à peu près un égal diamètre ; on contient ce cylindre par une bande de linge que l'on serre avec du fil ; on applique une des bases de ce cylindre sur la peau où on l'assujettit avec un peu d'eau gommée ; on l'allume à l'extrémité opposée ; on entretient sa combustion en agitant l'air environnant, à l'aide d'un écran ou d'un

éventail ; on le fait brûler jusqu'à la peau, qui par ce moyen se trouve cautérisée et réduite en escarre".

Fourcroy attribue à Claude Pouteau, "célèbre chirurgien" de l'Hôtel-Dieu de Lyon, la popularisation du "moxa" (12). Il reproduit quelques cas de son utilisation du "cylindre", avec une indication sur la manière dont un malade a traduit "les sensations que le feu lui avait fait éprouver" : "il avait senti une espèce d'eau tiède, (ce furent ses expressions) laquelle de l'endroit brûlé se répandait tout autour de l'os de la cuisse, et que ce sentiment avait cessé bientôt après, sans avoir été désagréable".

Fourcroy paraît se contredire quelque peu en ce qui concerne le degré de douleur provoqué par les deux types d'atteintes par le feu. Il écrit d'une part, à propos du recours aux textiles enflammés : "Cette pratique est certainement moins cruelle et moins douloureuse que le contact du fer ou du cuivre rouge, que le contact de l'eau et de l'huile bouillante que les anciens employaient ; mais elle est aussi d'une efficacité beaucoup moindre". On lit par ailleurs que les mêmes textiles enflammés, et notamment le moxa, "excitent plus de douleur, d'inflammation et de suppuration", sans remplir "complètement le but qu'on se proposait", c'est-à-dire éliminer le vice cancéreux (13). On doit dès lors se demander s'il n'est pas "des cas où l'on sera obligé de revenir quelque jour à la pratique des anciens, beaucoup trop délaissée par la médecine et la chirurgie modernes"...

Parmi les *caustiques actuels*, Fourcroy mentionne, on l'a vu, "la lumière solaire". On apprend comment se pratiquait cette méthode surtout mise en œuvre, dès 1776, par "M. Lecomte, maître en Chirurgie à Arcueil" (14). "Le procédé employé par M. Lecomte dans cette espèce d'adustion, est le suivant. Supposons que la partie qu'il s'agit de brûler soit, par exemple, un cancer à la lèvre. On place alors le malade en face du soleil, dont les rayons, rassemblés à travers le verre lenticulaire qu'on tient fixé sur le milieu de la tumeur, brûlent celle-ci avec beaucoup d'activité, sans que les parties voisines se sentent de la combustion, comme il arrive par le fer rouge, lorsque la grosseur et la forme de l'instrument ne sont pas proportionnées à la partie affectée, etc."

À côté des *cautères actuels*, d'autres procédés utilisent des "préparations chimiques", d'où leur nom de *cautères potentiels*. Fourcroy en détache les plus usités. "Les chirurgiens doivent toujours avoir sur eux les quatre principaux caustiques suivants qui peuvent suffire dans la plupart des cas ; savoir, le nitrate de mercure ou l'eau mercurielle ; le muriate d'antimoine sublimé, ou beurre d'antimoine ; la potasse caustique ou pierre à cautère ; le nitrate d'argent fond, ou la pierre infernale".

La *pierre à cautère* correspond à la soude caustique, indique Fourcroy. Figurent ensuite parmi ces cautères les *muriates*, lesquels constituent, écrit Lavoisier, "un ordre de sels qui était absolument inconnu aux anciens", "découvert en 1786 par M. Berthollet" (Claude-Louis Berthollet) (15). Ainsi, le "muriate oxygéné d'arsenic" était nommé "beurre d'arsenic", comme celui d'antimoine était appelé "beurre d'antimoine". Le fameux "sublimé corrosif" que vantent tant de thérapies du cancer est réduit à du "muriate de mercure suroxygéné". Les nitrates suivent les muriates : celui de cuivre était appelé "nitre de Vénus", etc. (16). Ces "substances capables de ronger ou de détruire par une véritable dissolution la peau et les chairs" sont notamment utilisées "pour emporter les glandes cancéreuses". Fourcroy veut bien convenir que le traitement en question, "fait entre les mains de quelques personnes de l'art", peut devenir "un moyen particulier qui guérit quelquefois les cancers".

Peau de cygne, laitue vireuse et carotte

Que conclure, demande Fourcroy, des caustiques et cautères dont il vient d'être question ? "On doit juger d'après cela de ce qu'il faut penser des calmants, des stupéfiants, dont on a recommandé l'application extérieure et qui ne sont propres qu'à apaiser les douleurs". Il va ainsi mentionner, à côté des "oxydes de plomb, de cuivre" ou "des résines fondantes et desséchantes en poudre", trois remèdes populaires ou de plus haute fantaisie.

Concernant la "peau de cygne", il suffira de mentionner les *Pensées sur le cancer* présentées en 1801 par "M. Amard, docteur en médecine, chirurgien en chef de l'hospice de la Charité de Lyon". Il conclut son examen des traitements par un décisif: "On vient de se convaincre que le cancer est ennemi de toute espèce de topique ; une peau de cygne est le seul qui lui soit applicable"... (17).

La "laitue vireuse" (*Lactuca virosa*) est connue de toute antiquité - sumérienne, grecque, etc. - pour calmer la douleur et pour ses vertus hypnotiques, comme l'opium et la jusquiame. Qu'elle ait été employée contre le cancer est encore attesté par François-Emmanuel Fodéré, considéré comme le "père de la médecine légale". Celui-ci stigmatisera en 1825 "les extraits de ciguë, de laitue vireuse, de belladone, etc." auxquels on attribue la guérison "des ulcères, des squirrhes, ou des cancers de matrice" (18). La bibliothèque de Fourcroy, cataloguée en 1810, enregistre de nombreux ouvrages susceptibles d'en faire état (19). Elle comporte une dizaine de pharmacopées antérieures à la Révolution, selon qu'elles sont "générales" ou "de diverses villes" (20). En tête figure la *Pharmacopée universelle* de Nicolas Lémery dans l'édition de 1738 (21). L'ouvrage, souvent cité par Fourcroy, ne faisait pas état de vertus anti-cancéreuses de la plante, mais lui attribuait un effet de calmer "le trop grand mouvement des humeurs", un adoucissement de "l'âcreté du sang" et une modération des douleurs (22).

Fourcroy ne manque pas de traiter ailleurs, assez longuement, de l'opium et de ses préparations à l'article des "Calmants" (23). "Les calmants sont des remèdes héroïques dont l'usage demande par cela même la plus grande retenue et la prudence la plus consommée. (...) On ne doit jamais les administrer que lorsque la douleur, l'insomnie excessive, les convulsions, ou le spasme nerveux menacent la vie des malades, soit en l'attaquant même dans le foyer de la sensibilité et de l'irritabilité, soit en supprimant des évacuations utiles, etc."

La médication a cependant ses limites. "Comme l'effet de l'opium ne répond pas toujours à ce qu'on en attend, et qu'il occasionne quelquefois des spasmes au lieu de les calmer, on a cherché à l'adoucir, à le masquer, et à énerver son action narcotique, en ne lui laissant que la vertu calmante. Sydenham l'avait uni pour remplir cet objet aux aromatiques, aux spiritueux et aux cordiaux (24)."

Troisième remède externe et "actuel" mentionné par Fourcroy dans l'article "Anti-cancéreux": la carotte. J. Rouëssé a noté que le recours à celle-ci, dans le cas du cancer, avait été recommandé par William Buchan, médecin à Édimbourg et à Londres (25). Ce dernier fut l'auteur d'un ouvrage aux innombrables éditions : *Domestic medicine, or the family physician*, paru en 1769, dont la traduction par Jean-Denis Duplanil atteignait déjà la quatrième édition en 1789 (26). Il y écrivait que la racine de carotte, râpée et mouillée jusqu'à ce qu'elle prenne la consistance d'une bouillie, nettoyait la plaie du cancer ulcéré en adoucissant la douleur et en enlevant "l'odeur désagréable". J. Rouëssé ajoute que "l'usage médical de la carotte a encore fait l'objet d'un ouvrage publié à La Rochelle au début du XIX^{ème} siècle" : *Traité de la carotte, et recueil d'observations sur l'usage*

et les effets salutaires de cette plante dans les maladies externes et internes d'Ami-Félix Bridault, ancien médecin de l'hôpital militaire d'Oléron.

L'emploi du légume dans la plus grave des maladies n'avait plus rien d'une nouveauté à l'époque où Fourcroy la mentionne parmi les anti-cancéreux les plus étonnants. Un article du *Journal de médecine* avait en effet annoncé en 1766 la "Découverte importante d'un topique propre à guérir les cancers ulcérés" (27). Celle-ci était l'œuvre de Johann Caspar Sulzer, "de l'Académie des Curieux de la nature", qui était aussi l'auteur de l'article (28). Henri-Jacques Macquart, médecin à Reims, consacra un article à la carotte dans l'*Encyclopédie méthodique*, où il fait écho à "M. Sulzer, médecin de M. le duc de Saxe-Gotha", qui "dit qu'elle est un excellent remède contre le cancer ouvert" (29). On sait par le beau livre de St. Shapin à quel point une parole aristocratique ou l'association à un noble témoignage pouvait influencer sur l'accréditation publique d'une proposition, sous l'ancien régime. "Bon sang ne peut mentir" (30).

La carotte répondait par ailleurs, selon Sulzer, à une exigence de plus en plus souvent mise en avant par les philanthropes du temps : "par sa simplicité, la facilité de son application, et surtout le prix modique", ce topique était "à la portée des plus pauvres comme des plus riches, et, par conséquent de l'usage le plus universel". L'exigence est illustrée par la littérature qu'a exploitée P. Gramain-Kibleur dans sa thèse, malheureusement inédite, sur *Le monde du médicament à l'aube de l'ère industrielle* (31). Que le légume soit entré dans les livrets à l'usage des moins nantis, on en a un exemple par un ouvrage figurant dans la bibliothèque de Fourcroy : la célèbre *Pharmacopée des pauvres* de Jean-François-Nicolas Jadelot, dans l'édition de 1784. Celle-ci mentionne un *Cataplasme contre le cancer* qui mêle "pulpe de carottes", "poudre de feuilles de ciguë", "extrait de Saturne", à base de plomb, "laudanum liquide de Sydenham", à base d'opium, et "quinquina pulvérisé" - les deux derniers produits ayant fait la gloire de "l'Hippocrate anglais" (32).

On revient par cette formule à un remède mentionné : la ciguë, que Fourcroy ne manque pas de citer à la fois parmi les anti-cancéreux "internes" et "externes". On y démontrait, explicite le sous-titre de la traduction française de l'ouvrage de Störck, "qu'on peut non-seulement la prendre avec sûreté, mais encore qu'elle est un remède très-utile dans plusieurs maladies dont la guérison a paru jusqu'à présent impossible". Parmi ces maladies, le cancer figurait en première place, dans un cercle de "guérisons" qu'accréditaient les témoignages les plus assurés.

Une première vague de ceux-ci est alléguée par Fourcroy dans l'article "Ciguë" qui paraît au t. IV de la *Méthodique* : "Beaucoup de médecins de Vienne, parmi lesquels il faut spécialement compter Messieurs Quarin, Locher, Palucci, Leber et Collin, confirmèrent la plupart des propriétés de la *ciguë* annoncées par M. Storck" (33). L'énumération paraît empruntée - dans le même ordre et avec la même orthographe - au *Praktische materia medica* de Christoph Jakob Mellin (34). Fourcroy cite, par nations, beaucoup d'autres émules du Viennois ou auteurs ayant éprouvé son remède. Il s'agirait d'identifier ses sources : recherche qui exigerait une étude en soi. Celui-ci nous ouvre une piste en signalant : "Tel est le compte rendu d'après la plupart des observateurs de différents pays, par Murray, dont nous avons extrait tous les détails" (35). Dans sa bibliothèque vendue en 1810 figure l'*Apparatus medicaminum* (1776) du Suédois Johan Andreas Murray, éditeur de Linné (36). L'ouvrage comporte un long article sur la ciguë dont au moins un passage est traduit et copié par Fourcroy. On compare ici à titre indicatif l'original latin et le texte de l'article "Ciguë" (37) :

Per tempora superiora obscura si vires eius medicae investigandae sint, sciendum, externe mox semen, mox radicem, mox herbam in succo praecipue, praescripta fuisse, de quibus omnibus vim lenientem, refrigerantem, anodynam, resoluentem, in procidentia ani, doloribus oculorum, tumoribus, inflammationibus, rheumatismis, erysipelate et aliis cutis exanthematis, podagra rel. notarunt.

En retraçant quel a été l'usage de la ciguë dans des temps reculés, et dont l'histoire est obscure, on voit que sa racine, sa tige même, et son suc, ont été prescrits comme adoucissants, rafraîchissants, calmants et résolutifs, dans la chute de l'anus, les douleurs des yeux, les tumeurs, les inflammations, les rhumatismes, l'érysipèle, les maladies exanthématiques en général, la goutte.

Fourcroy, qui clôt ce passage en se référant à la *Dissertation de la ciguë* (en latin) publiée en 1763 par Project Joseph Ehrhart, cite ensuite - dans le même ordre - divers auteurs qu'énumère Murray, parmi ceux qui ont fait état des vertus de la plante. Se succèdent ainsi Arétée, Pline, Avicenne et Sérapion, qui "proposent un emplâtre de ciguë pour résoudre les tumeurs du testicule et des mammelles", Etmuller, Ambroise Paré, Ray, Lémery, qui "ont recommandé, dans des temps bien plus modernes, l'application de la ciguë sur les tumeurs squirrhueuses, carcinomateuses", etc. On trouvera des informations sur plusieurs de ces auteurs chez J. Rouëssé (38).

Un autre ouvrage de la bibliothèque de Fourcroy recoupe celui de Murray. L'*Abrégé de l'histoire des plantes usuelles* avait été publié au début du XVIIIème siècle par Pierre-Jean-Baptiste Chomel (39). Son fils donna en 1761 une *Nouvelle édition* dont Fourcroy possède les trois volumes (40). On y trouve également une référence aux auteurs qui "ont proposé intérieurement l'usage de la grande ciguë" : Pline, Galien, van Helmont et "Renéaume médecin de Blois", que Fourcroy mentionnait pour avoir employé la plante "contre les squirrhues du foie, de la rate, du pancréas". Le fils Chomel ajoutait : "M. Störck médecin, et célèbre praticien de Vienne en Autriche, vient de donner au public, un recueil d'observations habilement faites sur l'usage de la ciguë, prise intérieurement en extrait et en substance" (41). L'innovation de 1761 n'avait pas tardé à s'inscrire parmi les grandes découvertes. L'ouvrage faisait aussi état de diverses plantes utilisées comme "détersifs", "adouçissants" ou "astringents" dans la cure des cancers ulcérés : le "concombre sauvage", la bardane, le bec de grue, le "chardon béni" en cas de "mamelles rongées", mentionné par J. Rouëssé, etc. (42) La velvete n'est pas seulement "détersive", mais "même résolutive" dans la plus grave des maladies, selon Andrea Cisalpino (1519-1613) (43).

Un troisième ouvrage de la bibliothèque de Fourcroy renvoyait au "célèbre praticien de Vienne" : les *Expériences et observations sur l'usage interne de la jusquiame, de la pomme épineuse, et de l'aconit* (1761). Le napel, c'est-à-dire l'aconit, figure à côté de la ciguë parmi les remèdes internes "qu'on a tant vantés dans le nord" et "qui n'ont eu aucun succès" contre le cancer. L'aconit a été souvent associé à la ciguë dans la littérature du temps. En 1763, "M. Philip, médecin de la Faculté de Paris", saluait le traité de Störck réhabilitant "l'usage interne du *stramonium* et de l'aconit" (44). En 1785, Noël Retz s'échauffait contre la manie des pseudo-découvertes dans ses *Nouvelles instructives, historiques et critiques de médecine, chirurgie, et pharmacie* (45). "On voit que des maladies sont encore incurables, que les plus habiles gens en conviennent ; l'amour-propre, la passion d'innover, de s'illustrer, de s'enrichir, fixent toutes les facultés sur ces objets (...). Telle maladie est bien difficile à guérir, = mais tel remède doit être bien actif. = Quel rapport ! = Qu'importe, essayons : l'épreuve se fait ; la prévention en dirige le

résultat ; le remède paraît digne d'être prôné ; on le prône ; il faut que ce soit son insuffisance, ses mauvais succès, le danger de son usage, qui le fasse ensuite proscrire." Et de s'exclamer : "L'énumération des prétendus remèdes qui n'ont pas une autre origine serait très étendue. L'aconit, la ciguë, le stramonium : tremblez, peuple ! le sublimé corrosif, l'arsenic et le vert-de-gris, sont du nombre ; ces poisons ont été essayés successivement contre le cancer".

En fait, Störck n'attribuait pas vraiment, dans l'ouvrage cité, une capacité de guérison anti-cancéreuse à l'aconit. "Il y a quelques cas dans lesquels l'aconit montre plus de vertu que la ciguë" et il arrive qu'il guérisse "des maladies auxquelles la ciguë n'est pas propre, ou contre lesquelles elle n'a aucune vertu". Cependant, Störck l'a quelquefois utilisé "sans en retirer aucun fruit" et "en pareil cas souvent la ciguë procure du soulagement, et même guérit la maladie" (46).

Le vert-de-gris, ou acétate de cuivre, ou verdet, et l'arsenic, cités plus haut, sont également mentionnés par Fourcroy parmi les remèdes internes. Le premier "n'a fait que nuire". Les caustiques les plus mordants ont été sans effets. "Les poisons minéraux, les préparations de mercure les plus fortes, les plus âcres n'ont pas mieux réussi ; l'arsenic même qu'on a osé proposer et dont la violence même du mal ne peut excuser l'imprudente administration, n'a pas ralenti la marche rapide du mal". Comme l'a amplement montré J. Rouëssé, le vert-de-gris, l'arsenic - "composant majeur de nombreux topiques" - et le mercure - notamment son sulfure, le cinabre - sont utilisés depuis longtemps contre le cancer (47).

Fourcroy mentionnera encore deux autres plantes utilisées en "remèdes internes". Le phytoleque, nous apprend un article de la *Méthodique*, offre un suc "presque corrosif", de sorte qu' "on l'a conseillé pendant quelque temps, ainsi que son extrait, comme une sorte de spécifique contre les ulcères cancéreux et les affections scrofuleuses" (48). Par contre, la même encyclopédie ne fait pas état d'une propriété anti-cancéreuse du toxicodendron (49).

On s'étonnera de l'absence dans l'article "Anti-cancéreux" d'un des remèdes les plus réputés avant la révélation de la ciguë : la belladone. Murray en raconte pourtant l'histoire (50) et Chomel consacra presque toute sa brève notice sur la plante au cataplasme qu'on applique "sur le cancer", notamment dans "les tumeurs des mamelles" (51). Fourcroy vouera un article de la *Méthodique* à la "Belladone", où, à son tour, il évoquera brièvement les tentatives d'utilisation de celle-ci contre le cancer (52).

Fourcroy conclura sèchement son article de 1790 : "En un mot, rien n'a encore réussi, et le cancer a résisté à tout. Comment admettre, d'après cela, des anti-cancéreux ; il n'y a que le mot qui puisse flatter des malades de quelque espoir ; il faut des illusions à l'homme qui les accueille même dans les plus grands malheurs".

NOTES

- (1) DROIXHE D. - *Soigner le cancer au XVIIIème siècle. Triomphe et déclin de la thérapie par la ciguë dans le journal de médecine*, Hermann, Paris, 2015. Sur Störck, voir ROUËSSÉ J. - *Une autre histoire du cancer. Des Lumières au stéthoscope. Europe, 1750-1816*, Fiacre, Montceaux-lès-Meaux, 2014, 133 sv. Je remercie Messieurs B. Hoerni et J. Rouëssé de l'aide apportée dans la rédaction de cet article, lequel a aussi bénéficié de la relecture de M. Collart.
- (2) ROUËSSÉ J. - *Une histoire du cancer du sein en Occident. Enseignement et réflexions*, Springer, Paris, 2011.
- (3) *Encyclopédie méthodique. Médecine* [désormais : EM/M], Panckoucke, Paris, 1790, III, 68-69.
- (4) DROIXHE - *op. cit.*, 63 sv. ; FOUCAULT D. - "Deux Toulousains des Lumières face au cancer : Jean Astruc et Bertrand Bécane". In : *Lutter contre le cancer (1740-1960)*, s. la dir. de D. FOUCAULT, Privat, Toulouse, 2012, 49-73.

- (5) KAARTINEN M. - *Breast cancer in the eighteenth century*, Pickering & Chatto, Londres, 2013, 121-122.
- (6) WEISS L. - Metastasis of cancer: a conceptual history from antiquity to the 1990s. *Cancer and metastasis review*, 2000, 19, n° 3-4, 193-383 ; DARMON P. - *Les cellules folles : l'homme face au cancer de l'Antiquité à nos jours*, Plon, Paris, 1993, 34.
- (7) *Mémoires de l'Académie royale de Chirurgie*, Delaguette, Paris, III, 1757, 1 sv. ; HOERNI B. - *Henri-François Le Dran et la chirurgie des Lumières. Société, histoire et médecine*, Glyphe, Paris, 2014.
- (8) HOERNI - *op. cit.*, 122, 146.
- (9) EM/M, VII, 1798, 295-296.
- (10) FOUCAULT - *op. cit.*, 54-57.
- (11) EM/M, IV, 1792, 503-526.
- (12) FISCHER L. et TOUIL K. - "Claude Pouteau (1725-1775), chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Lyon : son "asepsie" au moyen de l'eau, du feu et du linge propre". *Histoire des sciences médicales*, 1998, 32, n° 1, 27-36 ; BARNES L. - *Needles herbs gods and ghosts. China healing and the West to 1848*, Cambridge U.P., 2009, 181.
- (13) Respectivement "Cautère actuel", 509 et "Caustiques", 508.
- (14) VICQ D'AZYR F. - "Adustion", EM/M, I, 1787, 219-220.
- (15) LAVOISIER A.-L. - *Traité élémentaire de chimie*, Cuchet, Paris, 1789, I, 254.
- (16) *Ibid.*, 232.
- (17) AMARD - "Pensées sur le cancer". In : *Mémoires de la Société médicale d'Émulation, pour l'an IXème de la République (1801, v. st.).. Cinquième année*, Veuve Richard, Paris, 1803, 49.
- (18) FODÉRÉ F.-E. - "Les maladies chroniques de l'utérus et de ses annexes peuvent-elles, avec avantage pour les malades, être l'objet d'opérations chirurgicales ?" In : *Journal complémentaire du dictionnaire des sciences médicales*, Panckoucke, Paris, 1825, XXI, 289.
- (19) *Catalogue des livres de la bibliothèque de M. A. F. de Fourcroy. Notice des principaux ouvrages de M. le Comte de Fourcroy*, Tilliard, Paris, 1810, VIII.
- (20) *Ibid.*, 166-167.
- (21) RAMSEY M. - *Professional and popular medicine in France, 1770-1830*, Cambridge U.P., 2002, 71-72.
- (22) LÉMERY N. - *Traité universel des drogues simples*, d'Houry, Paris, 1698, 400-401.
- (23) EM/M, IV, 1792, 316 sv.
- (24) Voir aussi son utilisation, selon Fourcroy, contre "les accidents spasmodiques des femmes", "souvent dûs aux affections de la matrice", les maladies des apothicaires, celles des artisans, etc. ("Anti-hystériques", EM/M, III, 1790, 76-78, 191, 315, etc.).
- (25) ROUËSSÉ - *op. cit.*, 2011, 111.
- (26) BUCHAN W. - *Domestic medicine The second American edition*, Cruikshank, Philadelphia, 1774, chap. 46, 364.
- (27) *Journal de médecine*, 14 janvier 1766, 68-75.
- (28) DROIXHE - *op. cit.*, 237 sv. : "L'avènement de la carotte".
- (29) EM/M, IV, 1792, 424.
- (30) SHAPIN S. - *Une histoire sociale de la vérité. Science et mondanité dans l'Angleterre du XVIIème siècle*, La Découverte, Paris, 2014. Traduction de : *A social history of truth. Civility and science in seventeenth-century England*, Chicago, The Univ. of Chicago Press, 1995.
- (31) GRAMAIN-KIBLEUR P. - *Les enjeux de la prescription médicamenteuse de la fin du XVIIIème siècle au début du XIXème siècle*, thèse Univ. de Paris 7, Épistémologie, histoire des sciences et techniques, 1999.
- (32) JADELOT J.-Fr.-N. - *Pharmacopée des pauvres*, Haener, Nancy, 1784 ; *Catalogue des livres de la bibliothèque de M. A. F. de Fourcroy*, n° 1530, 165. Voir LABRUDE P. - "Les ouvrages médicaux de charité au XVIIIème siècle. La *Pharmacopée des pauvres* de Nicolas Jadelot à Nancy". *La nouvelle revue Lorraine*, 2011-12, 11, 16-19. Je remercie le Professeur Labrude de l'aide apportée dans la recherche concernant une thèse présentée vers 1765 à Pont-à-Mousson par

- “M. Dourlens” sous la direction de “M. Jadelot”, mentionnée par la *Gazette salulaire*. Voir aussi DIDELOT N. - *La pharmacie et les médicaments dans la famille Jadelot. La Pharmacopée des pauvres de Nicolas Jadelot 1784*, thèse de diplôme d’État de docteur en pharmacie, Nancy, 2005.
- (33) EM/M, IV, 1792, 856.
- (34) MELLIN C. J. - *Praktische materia medica vermehrte und verbesserte Ausgabe*, Francfort, Leipzig et Kempten, 1778, 282. L’auteur consacre un long chapitre à l’usage médical du *Schierling* (n° 139).
- (35) *Op. cit.*, 858.
- (36) MURRAY J. A. - *Apparatus medicaminum*, Dieterich, Gottingen, 1776; *Catalogue des livres de la bibliothèque de M. A. F. de Fourcroy*, n° 1561.
- (37) Respectivement : 216-217 et 852.
- (38) ROUËSSÉ - *op. cit.*, 2011, 8, 89, 129, 138, 142.
- (39) BROCKLISS L. et JONES C. - *The medical world of early modern France*, Clarendon, Oxford, 1997, 325.
- (40) *Catalogue des livres de la bibliothèque de M. A. F. de Fourcroy*, n° 1530, 165, 703.
- (41) CHOMEL P.-J.-B. - *Abrégé de l’histoire des plantes usuelles*, Didot, Paris, 1761, I, 96.
- (42) CHOMEL - *op. cit.*, I, 47, 306, 338; II, 301 ; ROUËSSÉ, *op. cit.*, 2011, 140, 168.
- (43) CHOMEL - *op. cit.*, II, 407.
- (44) DROIXHE - *op. cit.*, II, 100-102.
- (45) *Ibid.*, 284.
- (46) STÖRCK A. - *Expériences et observations sur l’usage interne de la jusquiame, de la pomme épineuse, et de l’aconit*, Didot, Paris, 1763, 130-131.
- (47) ROUËSSÉ - *op. cit.*, 2011, 99, 109, 113, 129, 136, 144-146, 150, etc.
- (48) T[HILLAYE] A. - “Phytolacque”. In : EM/M, 1827, XII, 64.
- (49) MÉRAT DE VAUMARTOISE F.-V. - “Sumac”. In : EM/M, XIII, 1830, 270-271.
- (50) *Op. cit.*, 433 sv.
- (51) *Op. cit.*, III, 104.
- (52) EM/M, III, 1790, 673-674 ; DROIXHE, *op. cit.*, 69 sv.

RÉSUMÉ

Fourcroy (1755-1809) aborda principalement la question du cancer dans l’article “Anti-cancéreux” de l’Encyclopédie méthodique. Médecine, t. III, 1790. Il y divise les remèdes en “externes” et “internes”. Il distingue parmi les premiers les “cautères actuels” qui emploient le feu et les instruments chargés de porter celui-ci ou une forte chaleur sur les “glandes ou parties affectées”. Les remèdes “externes” se composent des “caustiques chimiques” dont les quatre principaux sont le nitrate de mercure, le muriate d’antimoine, la potasse caustique et le nitrate d’argent. On retient la ciguë parmi les remèdes appliqués et extérieurement et intérieurement. On signale le rapport à l’Apparatus medicaminum de Johan Andreas Murray (1776) et à la Praktische materia medica de Christoph Jakob Mellin (1778). D’autres remèdes internes sont cités. Mais tous ces prétendus ennemis de la maladie ont échoué, conclut Fourcroy

SUMMARY

Fourcroy (1755-1809) dealt with the question of Cancer in the article “Anti-cancereux” of the Encyclopédie méthodique. Médecine, t. III, 1790. He divides the remedies between external and internal. He distinguishes among the firsts the actual cauteries, which use fire and the instruments carrying the latter or a strong heat upon the glands and the affected parts. The external remedies consist of chemical caustics (nitrate of mercury, muriate of antimony, caustic potassium, nitrate of silver, etc.). We distinguish the hemlock among the remedies applied both externally and internally. We point the relationship linking this article to Johan Andreas Murray’s Apparatus medicaminum (1776) and to Christoph Jakob Mellin’s Praktische materia medica (1778). Other internal remedies are quoted. But all those enemies of the disease have failed, Fourcroy concludes.